
Études ottomanes, XV^e-XVIII^e siècle

Études ottomanes, XV^e-XVIII^e siècle

Conférences de l'année 2012-2013

Nicolas Vatin



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/ashp/1578>

DOI: 10.4000/ashp.1578

ISSN: 1969-6310

Publisher

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Printed version

Date of publication: 1 September 2014

Number of pages: 65-69

ISSN: 0766-0677

Electronic reference

Nicolas Vatin, « Études ottomanes, xv^e-xviii^e siècle », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [Online], 145 | 2014, Online since 28 November 2014, connection on 29 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1578> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1578>

Tous droits réservés : EPHE

ÉTUDES OTTOMANES, XV^e-XVIII^e SIÈCLE

Directeur d'études : M. Nicolas VATIN,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2012-2013 : I. *Lecture et commentaires des Ğazavât-i Ğayrû-d-dîn Paşa* (suite). — II. *Initiation à l'ottoman*.

On a continué, dans l'année 2011-2012, la lecture et le commentaire des *Ğazavât-ı Ğayre-d-dîn Paşa* (*Geste de Ğayre-d-dîn Paşa*), biographie des frères Barberousse rédigée par Seyyîd Murâd¹. L'année 2012-2013 a été consacrée aux folios 107v^o à 131v^o.

On a repris le récit des aventures de Ğayre-d-dîn Barberousse au moment où sa situation à Alger devient difficile, puisqu'il subit un blocus conduit par son ancien allié le roi de Kouko İbn el-Ķâzî. Les troupes de ce dernier sont défaites en rase campagne, mais Ķara Ğasan, officier de Ğayre-d-dîn chargé de reprendre possession d'un certain nombre de places fortes, trahit : séduit par l'ennemi qui lui fait miroiter le bonheur d'être roi – car « ce qu'on appelle sultanat est chose trop plaisante » –, Ķara Ğasan rétrocède les deux tiers de ses prises à l'adversaire et conserve le reste pour son propre compte. On notera au passage que, sur cette affaire, la chronologie des *Ğazavât* paraît d'autant plus crédible qu'elle est compatible avec celle de Gomara².

Dans Alger sous blocus, les habitants sont convaincus par l'ennemi de se révolter et de massacrer la garnison turque. Informés à temps, Ğayre-d-dîn et ses compagnons, après l'échec d'une intervention des oulémas, prennent leurs dispositions et, vainqueurs d'un combat de rue grâce aux mesures prises avec sagacité et sang froid par Ğayre-d-dîn, mettent la population au pas.

Pourtant Ğayre-d-dîn se voit contraint d'abandonner la partie. Le texte des *Ğazavât* analyse avec clarté les raisons de cet échec : Ğayre-d-dîn est un homme seul. La population n'est pas sûre : « Bref, deux ans passèrent ainsi, tantôt dans l'amitié, tantôt dans l'hostilité, chacun se comportant vis-à-vis de l'autre avec une certaine hypocrisie. Mais enfin, comme ils ne pouvaient pas faire confiance aux gens de la ville ni se fier à eux, ils ne pouvaient aller nulle part et étaient prisonniers dans le fort. » (119r^o). De leur côté, Ķara Ğasan a trahi et les corsaires – turcs – de Tunis et Djerba, invités à le rejoindre, n'en font rien. Quant à ses propres compagnons, « ils se partageaient en trois groupes. Les premiers lui étaient dévoués corps et âmes et prêts à mourir en suivant sa voie. Les deuxièmes, au vu des mauvais traitements et des difficultés qu'ils

1. Pour une présentation de ce texte, de l'auteur et des manuscrits, cf. mon rapport pour l'année 2008-2009. Nous travaillons sur le fac-similé reproduit, avec un appareil critique, par Aldo Gallotta, « Il *Ğazavât-ı Ğayreddîn Paşa* di Seyyîd Murâd », *Studi Magrebini*, XIII (1981).
2. Cf. Francisco Lopez de Gomara, *Los corsarios Barbarroja*, Madrid, Polifemo, 1989, p. 70. Haëdo au contraire situe la trahison bien auparavant, juste avant l'entrée d'Oruç à Alger, ce qui paraît totalement erroné : cf. Diego de Haëdo, *Histoire des rois d'Alger*, H.-D. de Grammont (trad.), rééd. Saint-Denis, Bouchène, p. 33.

rencontraient [à Alger] et des séditions et désordres qui s’y produisaient tous les jours, avaient pris le pays en dégoût et en horreur et s’en étaient totalement détachés : s’il avait été en leur pouvoir d’en partir, ils l’auraient quitté sur l’heure et s’en seraient allés, mais ils y demeuraient par force. Enfin les troisièmes étaient devenus pères de famille, s’étaient mêlés à la population du pays et ne pouvaient pas quitter les leurs : par nécessité, ils n’avaient d’autre choix que de rester et de faire allégeance à quiconque viendrait s’imposer comme souverain de l’endroit ; ils n’avaient pas d’échappatoire » (119v^o-120r^o). Bref, Hayre-d-dîn n’a plus autour de lui qu’un dernier carré de fidèles. Plus grave encore, il a perdu le principal, autrement dit le nerf de la guerre : « Il savait n’avoir pas un revenu suffisant pour entretenir lui-même ses troupes et qu’il ne lui restait rien du Trésor : tout avait filé. » (120r^o). Il ne lui reste plus qu’à abandonner la partie et à se refaire : « Il en vint pour finir à songer à abandonner Alger et à repartir un temps faire la course en mer. » (120r^o).

Hayre-d-dîn remet donc les clefs de la ville à un représentant d’Ībn el-Ķâzî, gagne le modeste port de Djidjelli et reprend son activité de corsaire. Il n’est plus roi d’Alger, mais il reste un grand homme : ses premières prises permettent de soulager la population durement affectée par la famine ; il réussit (il est vrai par la contrainte) à rassembler autour de lui des corsaires de Tunis et Djerba ; enfin il vient au secours des Andalous musulmans tyrannisés par leurs nouveaux maîtres espagnols. C’est d’ailleurs le refus par les Algérois d’accueillir ces malheureux réfugiés qui l’amène à partir à la reconquête de la ville, encouragé par les oulémas qui, dégoûtés de leur nouveau maître, se sont retournés vers le Turc, lequel, méfiant, exige la remise d’otages. On s’est donc arrêté au moment où reprend le combat contre Ībn el-Ķâzî, en 1527.

Cette date n’est pas fournie par le texte des *Ġazavât*. De fait, l’établissement d’une chronologie sûre a constitué une des principales difficultés du travail. Nous avons établi, l’année précédente, que le blocus d’Alger avait commencé vers l’été 1521. Au bout de six mois, Ībn el-Ķâzî demande à trois reprises un délai de deux mois pour se retirer (107v^o), ce qui amène à l’été 1522. Puis, après avoir relaté la trahison de Ķara Ḥasan, les *Ġazavât* disent, non sans ambiguïté : « Trois ans passèrent ainsi. » (109r^o). C’est évidemment l’évacuation d’Alger par Hayre-d-dîn qui constitue le terme de ces trois ans. Mais cette période commence-t-elle au moment du récit où nous sommes – en 1522, ce qui nous amènerait en 1525 – ou au début du blocus, en 1521, ce qui pousserait à dater le départ d’Alger de 1524 ? En fait, cette dernière date même pourrait être un peu tardive. En effet, on a vu qu’un peu plus loin, après avoir raconté la sédition algéroise, l’auteur des *Ġazavât* écrit : « Deux ans passèrent ainsi. » (119r^o). Ces deux années sont-elles à déduire des trois ans évoqués plus haut, ou faut-il plus simplement supposer que la chronique se contredit ? La seconde solution semble d’autant plus vraisemblable que Gomara, de son côté, parlait précisément d’un conflit de deux ans¹. Dès lors, ce ne serait ni en 1525, ni même en 1524, mais à l’automne 1523 que Hayre-d-dîn aurait quitté Alger pour Djidjelli. Or cette datation apparaît confirmée par la suite du récit. Aussitôt arrivé dans sa nouvelle base, donc dans l’automne 1523, Hayre-d-dîn part en mer, ce qui lui permet de soulager aussitôt la population (dont les informateurs vénitiens, entre 1521 et 1523, disent en effet qu’elle a été

1. Gomara, *op. cit.*, p. 70.

cruellement éprouvée par la famine, mais aussi la peste et des séismes¹). Au printemps suivant, Hayre-d-dîn s'efforce de rallier des corsaires, tandis qu'une flottille de Tunisiens, partie en chasse en Adriatique, se montre incapable de rien réussir. Quelques nouvelles glanées par Marino Sanudo au printemps et à l'été 1524 pourraient avoir un rapport avec cette expédition², sans qu'on puisse l'assurer. En revanche les *Ġazavât* fournissent un élément beaucoup plus sûr : « Ceci se passait, peut-on y lire, au moment où feu İbrâhîm Paşa quitta Rhodes pour gagner l'Égypte. » (124v^o). Or ce moment du voyage du grand vizir de Soliman le Magnifique se situe en novembre 1524³, ce qui vient confirmer notre chronologie. Le récit se poursuit ensuite comme s'il n'y avait pas de solution de continuité, avec l'apparition de Hayre-d-dîn devant Tunis, puis sa venue à Djerba (125v^o-126r^o). Le lecteur a donc l'impression que c'est toujours en 1524 que se situent ces événements, que Hayre-d-dîn hiverne à Djidjelli pendant l'hiver 1524-1525, que dans la saison de 1525 il amène des Andalous en terre d'Islam et que, devant le refus de les accueillir opposé par les Algérois, il se lance au printemps suivant – en 1526, donc – dans une nouvelle campagne contre İbn el-Ķâzî (125r^o-130r^o). Trompé lui-même par cet oubli d'un hivernage, Seyyîd Murâd, l'auteur des *Ġazavât*, nous montre Hayre-d-dîn annoncer à demi-mot, quittant Alger en 1523, qu'il sera de retour au bout de trois ans. En fait, les sources vénitienes nous apprennent que c'est dans l'été 1525 et non en décembre 1524 qu'eurent lieu les événements de Tunis et de Djerba⁴. C'est donc dans l'hiver 1525-1526 que Hayre-d-dîn séjourna à nouveau à Djidjelli. De fait la présence d'une flottille « maure » ou appartenant à Barberousse venue à l'aide des musulmans d'Andalousie est attestée en juin 1526⁵. Le conflit contre İbn el-Ķâzî reprit donc en 1527⁶.

Comme toujours à la lecture des *Ġazavât-ı Hayre-d-dîn Paşa*, on est frappé par l'habileté avec laquelle ce texte de propagande présente les faits sous les couleurs les plus flatteuses, sans pour autant énoncer de contre-vérité : les remarques qui précèdent sont venues une fois encore confirmer que la chronique ottomane reste de loin la source la plus sûre pour l'histoire de l'Algérie dans les premières décennies du xvi^e siècle. Somme toute, les pages qui ont été analysées au cours de l'année écoulée relatent un grave échec, dont les causes sont présentées par notre auteur avec pertinence. Mais, de son point de vue, ce n'est pas un échec : si Hayre-d-dîn se décide à quitter Alger avec toute sa maisonnée, autrement dit à abandonner définitivement la place, c'est qu'il y a été encouragé en rêve par le Prophète en personne : « Quand ses yeux se fermèrent sur les songes, il se vit dans son rêve placer ses affaires sur un

1. Marino Sanudo, *Diarii*, XXXII, Venise, 1892, 263, 454 ; XXXIII, Venise, 1892, 282, 427, 578. Les sources occidentales évoquent également, comme les *Ġazavât*, la prise de bateaux chargés de blé (Sanudo XXXIII-604-605 ; Gomara, *op. cit.*, p. 72).
2. Marino Sanudo, *Diarii*, XXXVI, Venise, 1892, 129, 525, 584.
3. Sanudo, *Diarii*, XXXVIII, Venise, 1893, 361, 481-487.
4. Sanudo, *Diarii*, XXXIX, Venise, 1894, 465-466.
5. Sanudo, *Diarii*, XLI, Venise, 1894, 746 ; XLII, Venise, 1895, 18.
6. Version apparemment confirmée par les recherches de C. de La Véronne qui signale « un certain Ibn Alcati qui aurait chassé 'Abû 'Abd-Allâh du trône de Tlemcen au début de l'été 1527. » (C. de La Véronne, *Oran et Tlemcen dans la première moitié du XVI^e siècle*, Paris, 1983, p. 31). Les historiens du Maghreb fournissent des dates diverses entre 1525 et 1527.

bateau et Son Excellence le Prophète de Dieu, pour l'aider, plaçait et rangeait avec lui ses affaires de sa main sacrée. » (120v^o). Aussi est-ce avec hauteur et comme si rien ne l'y contraignait, qu'il remet les clefs aux hommes d'İbn el-Kâzî et il quitte la place à cheval, manifestation de royale majesté. Quelque chose en lui d'ailleurs sait qu'il reviendra, car à des Algérois inquiets de le voir partir, il répond : « Faites patience et attendez-moi trois ans. Si mon Seigneur ne me donne pas la possibilité de revenir, faites ce qui vous paraîtra le mieux. » (123r^o). Or nous avons vu que, précisément, il devait revenir au bout de trois ans – du moins dans la chronologie fautive sur ce point des *Ġazavât*. L'inspiration divine habite donc ce héros chez qui les rêves prémonitoires se multiplient, signe évident de son statut sublime : s'il ressent de la colère devant le mauvais traitement honteusement réservé par les Algérois aux malheureux et dignes réfugiés d'Andalousie, si ces derniers le poussent à intervenir, si enfin des délégations d'oulémas algérois l'assurent de leur soumission, c'est encore l'apparition en rêve du Prophète et des quatre califes qui le convainc qu'il a une mission sacrée à remplir : « Puisque la gloire des deux mondes, Muḥammad Muṣṭafâ (que la recommandation de Dieu soit sur lui !), est entrée dans le rêve d'un misérable comme moi et lui a fait un signe en lui disant de revenir à sa place, eh bien il n'y a pas l'ombre d'un doute que ma venue [à Alger] sera chose bénie. » (128r^o).

Cette mission divine, qui donne au pacha un statut exceptionnel, trouve sa concrétisation dans une action qui combine hauteur morale et habileté politique. En nourrissant la population de Djidjelli épuisée par la famine, il apparaît en sauveur, mais il assure ainsi sa position. En venant au secours des Andalous (thème récurrent de la chronique), il remplit hautement son devoir de musulman, mais il en fera un *casus belli* contre İbn el-Kâzî : ce dernier et les siens ne sont pas de bons croyants et il est donc légitime de partir en guerre contre eux, bien qu'ils soient musulmans et que Hayre-d-dîn ait donné de son plein gré les clefs d'Alger à son adversaire. Enfin, à ses rudes compagnons qui, exaspérés par la trahison des Algérois, demandent une répression sévère, il répond : « Il n'est pas convenable pour nous de nous mettre à leur niveau. » (110v^o). Il prend cependant des mesures propres à inquiéter les Algérois : d'abord les oulémas convoqués en pleine nuit, à qui il demande s'ils sont au courant, voire complices, n'ont plus d'autre choix devant cette intimidation que de s'entremettre ; puis, une fois la révolte matée, toute la population est retenue dans l'enceinte d'une mosquée et c'est progressivement que Hayre-d-dîn, malgré la pression de ses camarades, relâche à peu près tout le monde, seuls vingt meneurs étant finalement exécutés (non par lui, d'ailleurs, mais par ses compagnons). À chaque fois, le récit lui fait tenir d'émouvants discours pleins de grandeur d'âme et de générosité. De fait, les Algérois libérés, « constatant cette générosité (...), en furent éblouis et allèrent se livrer du fond du cœur à des prières pour lui dans la solitude de leurs demeures » (119r^o). La répétition du motif permet en effet à l'auteur des *Ġazavât* de laisser l'auditeur dans l'impression d'une générosité sans pareille, digne d'un héros inspiré par le Prophète et aimé de Dieu. Pourtant, à y regarder de plus près, c'est par une terreur habilement dosée que Hayre-d-dîn parvient à assurer un calme précaire dans la ville, et notre auteur ne s'y trompe pas, comme le montre une phrase déjà citée : « Bref, deux ans passèrent ainsi, tantôt dans l'amitié, tantôt dans l'hostilité, chacun se comportant vis-à-vis de l'autre avec une certaine hypocrisie. » (119r^o).

Cette ambiguïté et cette habileté de la rédaction sont évidemment essentielles à l'objectif de propagande qui est à l'origine de la chronique¹. Elles soulignent en même temps la grande fragilité de la position en Algérie de Hayre-d-dîn dans les années 1521-1527. Au total, l'appel en 1519 au sultan d'Istanbul, sous l'égide de qui il a placé sa conquête en 1521, ne semble guère lui avoir servi : Hayre-d-dîn demeure un aventurier seul et sans appui et Soliman ne semble guère intéressé par ce territoire d'extrême Occident.

1. Cf. N. Vatin, « “Comment êtes-vous apparus, toi et ton frère ?” Note sur les origines des frères Barbe-rousse », *Studia Islamica*, nouv. sér. 1 (2011), p. 103-131.